Zeitschrift: Vox Romanica

Herausgeber: Collegium Romanicum Helvetiorum

Band: 1 (1936)

Artikel: Un texte en patois des Terres Froides (Bizonnes, canton du Grand-Lemps, dép. Isère)

Autor: Duraffour, A. / Gardette, P.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-2279

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Un texte en patois des Terres Froides

(Bizonnes, canton du Grand-Lemps, dép. Isère)

Le présent morceau a paru dans le numéro de janvier 1936 d'une publication mensuelle, d'information paroissiale et d'édification religieuse, le *Messager de N. D. de Milin et des Terres Froides*[1], imprimé à Grenoble. Ecrit sans prétentions littéraires, mais avec toutes les ressources et toute la saveur de la langue du terroir, de façon à être compris d'une population paysanne qui parle et sent encore son patois, il a semblé aux éditeurs qu'il venait à point, comme un document vivant, pour compléter au point de vue lexicologique, syntaxique et stylistique, mais surtout par ses données morphologiques, l'œuvre posthume de Mgr André Devaux qu'ils ont récemment mise au jour: Mgr A. Devaux. *Les patois du Dauphiné; Tome I: Dictionnaire des Patois des Terres Froides avec des mots d'autres parlers dauphinois; Tome II: Atlas linguistique des Terres Froides, Lyon, Bibliothèque de la Faculté catholique des Lettres, 1935.* (Dans l'exposé qui suivra, le 1er tome de cette publication sera cité sous le sigle *DTF*, le 2e tome sous *ATF*. Par *Essai* nous entendrons, du même auteur, l'*Essai sur la langue vulgaire du Dauphiné septentrional au moyen âge*, Paris-Lyon, 1892.)

L'auteur de notre texte en patois de Bizonnes (point 53 de l'*ATF*) est né dans cette localité il y a une cinquantaine d'années; et il en a parlé le patois constamment, sinon exclusivement, dans son enfance et sa jeunesse. Son ministère paroissial ne l'a pas éloigné beaucoup de la terre natale, où il est d'ailleurs sans cesse revenu. Il a entretenu ainsi la pratique de sa première langue; mais, par le contact avec des parlers voisins, il en a pris plus

[1] Le *Messager* donne chaque mois un morceau en patois du même auteur.

nettement conscience. D'autre part, quand il s'est décidé à écrire dans cette langue, il a tenu à en éliminer certaines particularités qui lui paraissaient trop spéciales à son village pour ne pas choquer le public de toutes les Terres Froides qu'il avait en vue. Lorsque, avec autant de générosité que de bonne grâce et de patience, il s'est mis à la disposition des éditeurs, il les a avertis spontanément de cette particularité; et, à leur demande, c'est un texte en pur patois de Bizonnes qu'il leur a lu. L'enquête faite, un mois après, dans le village même a permis de constater l'exactitude de cette déclaration.

lą·fϑę̄·d″ü·mṓdᵖ

é·vę̄·d·m·ę̄n·ąrivá·iⁿna·bę́ˡla.

rrę̄·kᵊ·d·i·pę̄sǎ — vę́·vᵖ —, ẹ·mᵊ·fá·drəšī·lǫ·pę́ šü·la·tę́tᵃ, krəžinạ ·lə·dę́, bląváyᵊ·lǫ·žyǭ́, trę̄blá·lə·babī́nᵊ, e·dᵊ·nə·ṣʸę̄tǫ·plü·mə·ˢsǎbᵊ· tu·lǫ·kǭ·mə·frəñǭ́lᵊ ᵈžik·ü·bọ·ᵈžü·grü·zartǭ́.

figürá·v·ę̄·pu kᵊ·l·ǭtrą·ñẅẹ d·ẹ·rẹ̄vǎ k·ẹˡšę·lą·fϑę̄·d″ü·mṓdᵖ, pạ·la· fϑę̄·dü·mõdᵖ pə·rrī́rᵊ, mę·lą·fϑę̄·dü·mõdᵖ pə·də·bṓ.

ę̄·ᶻzǫ́ lǫ·šǫlä s·ę̄ˡšᵊ·kąpǎ a·bǭr·dᵊ·ñẅẹ al·ąyᵊ·rkõᵈžü kǫm·də·kǫˡšü- mᵃ. mę·lǫ·lę̄dᵊmã ü·n·š·ę̄ˡsʷᵊ·pạ·ləvǎ. lǫ·ᶻzọ n·ätˡš·pạ·vñū́, a·pwẹ·lǫ·tę̄ ˡše·rẹstā·k̆üvę́ kǫm·kã·lə·ñẅẹ n·šõ·pạ́ tʷʸǎrᵊ.

«tę́», dᵊząvǎ·kǭkə·mąlę́, «lǫ·šǫlä·k·a·fləyą!» — «ü·šyö·lą·mǫ́ᵈda», dᵊząvã·lǫ·žʸę̄, «ü·fá·grę́vᵃ, ü·bʷʸə́skᵊ!» — «mę·ⁿnõ, mo·brəˡlǫ́», dᵊzăvã

La fin du monde.

Il vient de m'en arriver une belle.

Rien que d'y penser — voyez-vous —, cela me fait dresser les cheveux sur la tête, grincer les dents, éberluer les yeux, trembler les lèvres, et je ne sens plus mes jambes. Tout le corps me frissonne jusqu'au bout du gros orteil.

Figurez-vous un peu que l'autre nuit j'ai rêvé que c'était la fin du monde; pas la fin du monde pour rire, mais la fin du monde *pour de bon* (sérieusement).

Un jour le soleil s'était caché. A la tombée de la nuit, il s'était couché comme de coutume. Mais le lendemain il ne s'était pas levé. Le jour n'était pas venu, et puis le temps était resté couvert, comme quand les nuits ne sont pas claires.

« Tiens », disaient quelques rusés, « le soleil qui a quitté-son-nid! » — « Il suit la mode », disaient les uns, « il fait grève, il

·lǫ·žǭ́trᵖ, «lǫ·šǫlä šǫ̈·k·al·a·fõᵈžü kǫm·d·bū́rᵖ»; e·ᵗšüī·rriyăvã a·šə·dégąnąˢsīᵊ.

vwã, mẹ̄ ü·bǫ·dᵊ·ᵈžü·trẹ̄·ᶻzó, prəšǫ́ⁿnᵃ·nə·rriyáv·plū́. lǫ·tẹ̄·ᵗšẹ·dᵊv-ñü·kᵊ·tã·mé·šṓbrǫ.

dᵊ·grūšᵊ·ñevǫlᵊ·nā́rᵊ mõtąvā́·pə·dərri·lǫ·kǫtəyǫ́, pū̃są́·k·al·eᵗšã p·ẹ̄·vẹ̄·də·dʷʸā̆blᵒ kᵊ·lᵊ·ṣẹ̄pəłā̆vᵊ. ẹ·dvẹ̄si·nā́, mẹ·nä·kǫm·lą·mā́r·dʷü·łū́. lǫ·mõdᵖ širküląvã·avẹ·łǫ̈·lãtẹ́rnᵊ.

lǫ·mẹrᵊ ąyə·bẹ̄·telefǫnā́ ü·prẹ̄fẹ́, k·ąyə·telefǫnā̆, łüi, ü·dẹpütẹ́ pə·dmãdā́ ü·gõvrənąmẹ́ s·k·ẹ·fǫłə·fā̆rᵊ. õ·n·pǫy·pá·rẹstá·kǫm·tyẹ́; ẹ·ᵗšẹ·tu·prəᵈžü. k·tẹ·k·lǫ·mõdᵖ ąlávᵊ·dəvñə́? mẹ·kᵊ·fárᵊ?

ąlá·dõk·fąr·ləvą·lǫ·šǫlä, ši·ü·n·vu·pā̆! lǫ·rralümá, ši·al·ə·krəvā̆! lą·rrépüblik, lǫ·gõvrənąmẹ̄, lǫ·prẹ̄fẹ, áląlą!, lǫ·šǫlä ṣ·ẹ̄·fu·pą·má!

tu·pər·ẹ̄·kú, e·šə·mətš·ą·łǭdá, ą·łǭdá; tu·l·ẹ̄ fąrávᵊ kǫm·ẹ̄·grã·füą ·d·rrṓᶻzᵊ byẹ̄·šə́tᵊ. lǫ·tǫnẹ̄rᵒ kąrkąšʸávə, ... a·brrəžī tutə·lə·vī́trᵊ, a·fār·tu·trẹ̄blá; l·mā̃zõ s·ąbǫzavā́, lǫ·mõdᵒ kǫrąvã kǫm·də·fãtǭmᵊ ẹ̄·brąmã: «e·tu·prəᵈžü... prəᵈžū̃·stī·ku!»

m̆ʸə́, də·trẹ̄blávǫ ᵈžẹ̄·m·k̆ülǫ́tə, ə·də·brąmā̆vᵒ kǫm·lǫ·žǭ́trᵖ. mą·

---

bisque! » « Mais non, mes nigauds », disaient les autres, le soleil *sûr qu'*il a fondu comme du beurre »; et tous riaient à se démantibuler-la-mâchoire.

Oui, mais au bout de deux trois jours personne ne riait plus. Le temps était devenu de plus en plus en sombre.

De gros nuages sombres montaient derrière les côteaux, poussés qu'ils étaient par un vent du diable qui les tiraillait-en-tous sens. Cela devint noir, mais *noir comme la mère du loup*. Les gens circulaient avec leurs lanternes.

Le maire avait bien téléphoné au préfet, qui avait téléphoné, lui, au député pour demander au gouvernement ce qu'il fallait faire: on ne pouvait pas rester comme cela, cela était tout perdu. Qu'est-ce que le monde allait devenir? Mais que faire?

Allez donc faire lever le soleil, s'il ne veut pas! le rallumer, s'il est crevé! La République, le gouvernement, le préfet, ah! là! là! le soleil s'en f... pas mal!

Tout *par un* coup, il se mit à faire des éclairs, à faire des éclairs; tout l'air flambait comme un grand feu de ronces bien sèches; le tonnerre roulait-avec-bruit, roulait-avec-bruit à casser toutes les vitres, à faire tout trembler; les maisons s'écroulaient; les gens couraient comme des fantômes en criant: « (C')est tout perdu, perdu, ce coup-ci ».

Moi, je tremblais dans mes culottes, et je criais comme les

lätẽrn·ạ·lạ·mấ, d·ẹ·kuri a·mə·karläsí ᵈžik·a·l·əd″ʸấzᵊ: pïisk·ẹ·fọłə 30
·müri, ọtä·müri·ạ·l·əd″ʸäz·k·ạłọ̃.

al·ä̃ˡšə·bürrá, mẹ burrạ·d·mõdᵒ. lọ·lwi, lọ·pϑẽr, lọ·fräšwá, lọ·žẽ, tut·lə·fọrtə·tẹ́tᵊ kᵊ·rriyạvä ẽ·kmẽšʸá, ˡšüi·səlọ·kə·tạpạvä·lọ·mẹ šü·la ·rližʸõ, šü·lọ·ǩürọ ˡšä·ǩi, blä·kọm·ẽ·pϑạ́, k·šə·kạbọsʸạvä·l·estoma·ạvẹ·łọ̈·pïẽ ẽ·brạmä: «nə·ž·ä·ü·tõ, nə·ž·ä·ü·tõ, nə·šõ·də·párrẽ, də· 35
málẹrú, ẹ·fọ·nə·pardọnä̃, nə·vä·müri».

d·ọ̃trọ s·kõfəsạvấ tu·fõ: «dᵊ·šwä·ẽ·vọlõ, in·asasẽ, ẽ·vọrryẽ, in·ivrọñ, in·arṣut, ẹtsẽterá, ẹ·fọ·mə·pạrdọnä̃, dᵊ·vwä·mũri».

mõs·ǩürä̃, łüi, ˡšä·mõtá·ẽ·ˢsẹ́r, e·dᵊzä̃vᵊ: «. . . .».

tu·lọ·mõdᵒ pürä̃vᵊ. səlọ·k·ᵊˡšä·brũłạ fẹžʸä·lạ·pẹ́. ẹ·n·ạyə·plü ñi· 40
blä, ñi·nä̃, ñi·bạrdəlä̃. á, pürọ·mõdᵒ! lə·ᶻzẽ ạyä·bẽ·ọ̃trə·šuž·ạ·fä̃rᵊ kə·d·pẽsá·ạ·lạ·pọłiť″ika!

vətyạ·tẹ·pá kə·tu·pər·ẽ·ku ẹ·pátᵊ! ẹ·pət·ẽ·ku·dᵊ·tọnẹ́rᵒ, tẹrrílᵒ! bä̃ᵘm! l·əd″äz·ˡšä·tut·ẽ·fïạ́.

---

autres. Ma lanterne à la main, j'ai couru à me casser-la-jambe jusqu'à l'église! Puisqu'il fallait mourir, autant mourir à l'église qu'ailleurs!

Elle était bourrée, mais bourrée de monde. Le Louis, le Pierre, le François, le Joseph, toutes les fortes têtes qui riaient en commençant, tous ceux qui tapaient le plus sur la religion, sur les curés, étaient ici, blancs comme un drapeau-d'enfant, qui se frappaient-à-coups-redoublés la poitrine, en criant: « Nous avons eu tort, nous avons eu tort; nous sommes des vauriens, nous sommes des malheureux — il faut nous pardonner, nous allons mourir! »

D'autres se confessaient tout haut: « je suis un voleur... un assassin... une canaille... un ivrogne... une fripouille, etc., etc., il faut me pardonner, je vais mourir! »

Monsieur (le) curé, lui, était monté en chaire et disait (en français): « Prions tous, mes frères, prions. Nous allons paraître devant Dieu. Disons tous: Pardonnez-nous, Seigneur! »

Tout le monde pleurait. Ceux qui étaient brouillés faisaient la paix. Il n'(y) avait plus ni blancs, ni rouges, ni noirs, ni bariolés-rouge-et-blanc. Ah! pauvre monde! les gens avaient bien autre chose à faire que de penser à la politique!

Voilà-t-il pas que tout *par un* coup, cela retentit! *il* retentit un coup de tonnerre terrible! Baoum! L'église était tout en feu. « C'est la fin disait monsieur (le) curé, c'est la fin, c'est l'éternité! Seigneur, pardonnez-nous ». [en français]

də·rẹ̄tri·lą·tẹ́t^{a} ^{d}žẹ̄·məž·əpą́^{l}l^{ə} ẹ̄·mətã·mə·^{d}žẅe·mą́ pə·dəšū́, a·pwẹ d^{ə}·mə·mə^{t}š·ą·brąmå̄ də·tutə·mə·fū́rš^{yə}; e·pątątrą!

«mǫ^{n}nǫ́m^{o} k^{ə}·prẹ̄·in·ątąk^{a}! u·šəkǫ́!»

ẹ·^{t}šä·mą·fə́^{n}n^{a}, lą·mąr^{y}ẹt: «mẹ k·tẹ·dõ·k^{ə}·t·ąrrī́v^{ə}? k·tẹ·dõ k·tə·fá, mõ·pur·ǫ́^{m}m^{o}?»

də·vənáv^{o} d^{ə}·mə·rəvəłí^{ə} alõ^{z}zą pər·ą·bå̄ a·kǫtẹ·d·mą·k̆ū́^{s}s^{ə}. ẹ̄·rą·bå̄tã d·ẹ^{t}šẹ̄·^{ə}sǫ̈·pər·ą·bå̄, mą·tẹ̄ta ąyə·pǫká·šü·lǫ·rbǫ·d·lą·táblą, lǫ·ná mə·šąñå̄v^{ə}, e·lą·lãp^{v}ϑə k·ə^{t}šä·^{ə}sǫ́ta ^{t}šä·brəž^{y}ą ẹ̄·m̆^{y}əl·mǫršǫ́.

e·bẹ̄! vǫ·mə·krā̄rẹ́, ši·vǫ·vǫłẹ́. də·rrəgrətǫ·káži k^{ə}·mõ·rẹ̄v^{o} n^{ə}·šä·pą·tá·vrā́, e·k·la·fϑẹ̄·^{d}žü·mõd^{o} nə·šä·pą·vñẅą pə·də·bṓ.

ą·ł·ū́ra·d·ẹ̄k̆ẅā́, kə·də·^{z}zẹ̄ k^{ə}·nə·pẽṣõ·k·ą·vǫlå̄, trõpą·lǫ·žǫ́tr^{o}; kə·də·mõd^{o} k^{ə}·nə·pẹ̄šõ·k·a·šə·d^{v}ispütå̄, a·š·fár·lǫ·pẅẹ́, k·a·šə·kąbąšī́^{ə}.

pə·kə·få̄r, mõ·^{d}žǫ́! ... ẹ·fǭdra·^{t}šẅi·mürí. la·vδa nə·yə·ñi·ši·lṓ^{z}z, ñi·ši·bẹ́^{l}l^{a}! pri·kə·tẹ šə·fár·tã·də·m̆^{y}əžẹ́r^{ə} pə·rrẹ́?

ẹ·šari ši·ẹ̄ž^{y}ą də·š·ẹ̄tẹ́dr, də·š·ąkǫrdå̄, d^{ə}·š·ẹdá·lǫ·ž^{y}ẹ̄ lǫ·ž·ǫ́tr^{o} ẹ̄·fẹ̄ž^{y}ã·š·k·õ·dā́.

Je rentrai la tête dans mes épaules, en mettant mes deux mains par dessus, et puis je me mis à crier, à crier de toutes mes forces: « Mon Dieu! Mon Dieu! » Et patatras!

« Mon mari qui prend une attaque! Au secours! Au secours! »

C'était ma femme, la Mariette, « Mais qu'est-ce donc qui t'arrive? Qu'est-ce donc que tu fais, mon pauvre homme? »

Je venais de me réveiller, allongé à terre, à côté de mon lit. En m'agitant, étais tombé à terre. Ma tête avait donné sur le rebord de la table: le nez me saignait, et la lampe qui était tombée, était brisée en mille morceaux!

Eh bien! vous me croirez, si vous voulez. Je regrette presque que mon rêve ne *soit* pas été vrai, et que la fin du monde ne soit pas venue *pour de bon.*

A l'heure d'aujourd'hui, que de gens qui ne pensent qu'à voler, qu'à tromper les autres! Que de gens qui ne pensent qu'à se disputer, qu'à se faire le poing, qu'à se donner-des-coups!

Pourquoi faire, mon Dieu! pourquoi faire? Il faudra tous mourir. La vie n'est ni si longue, ni si belle! Pourquoi donc se faire tant de misères pour rien?

Il serait si facile de s'entendre, de s'accorder, de s'aider les uns les autres en faisant ce qu'on doit!

^{v}wã! mẹ̄·pə·t^{y}ę́, k·ẹ·a·d^{ə}·^{z}zę̃ k·arã·bəžwę̃ d·ą^{s}stā́·iną·briž·d·ę́m^{o}. ẹ, mąlẹrüžąmę́, l·ę́mǫ n·šə·vę̃·pą́!

ję́n·də·b^{ə}rąmąfą́.

Oui, mais pour cela, combien il (y) a de gens qui auraient besoin d'acheter une miette de jugement! Et, malheureusement, le jugement ne se vend pas.

Gène de Bramafan.

I. Observations phonétiques

a) Pour l'interprétation des signes.

Les symboles employés ci-dessus sont ceux de l'*AIS*, dont la valeur a été indiquée dans le volume introductif de cette publication: K. Jaberg und J. Jud, *Der Sprachatlas als Forschungsinstrument*, Halle, 1928, 24–31.

Tout système de transcription est nécessairement imparfait. Celui que nous avons adopté ici a besoin d'être éclairé surtout en ce qui concerne les articulations palatales, qui sont, il est vrai, une des caractéristiques essentielles du parler (cf. *DTF* I, LXXXI–LXXXII; LXXXIII). La palatalisation affecte non seulement *l* et *n* (correspondants palataux *ł*, *ñ*: dans *DTF* *l̥*, *n̥*), mais aussi les vélaires, les dentales et les labiales.

C'est du signe ^{v} que nous affectons les vélaires palatalisée par accommodation à une voyelle d'avant: *k̆urǫ* (*ALF* et *TF*: *k̥*, *g̥*).

Dans l'articulation des dentales palatalisées, toute la partie antérieure de la langue presse sur le devant de la voûte palatine, la pointe arrivant jusqu'aux dents supérieures. Toutefois l'oreille ne perçoit pas seulement une simple mouillure; elle détache, plus ou moins, au début un élément occlusif, à la fin un élément sibilant. C'est pourquoi, de préférence au *č* et au *ǧ* de l'*AIS* (*op. cit.*, 27), nous proposons ici les signes ^{t}*š*, ^{d}*ž*, qui, traduisant de façon sensible les trois caractères que nous venons d'énoncer, nous paraissent plus significatifs que le *t̥^{y}* et le *d̥^{y}* du *Dictionnaire* et de l'*Atlas* des *TF* et de l'*ALF*. Lorsque la dentale palatalisée n'atteint pas ce stade voisin de l'affrication, nous l'écrivons — p. ex. dans le mot « politique » adapté à la prononciation patoise — simplement *t^{v}*, *d^{v}*.

Le symbole employé pour les labiales palatalisées est ici, comme dans le *DTF*, nettement insuffisant. Rappelons d'abord (cf. *op. cit.*, LXXXII) que, dans cette articulation très complexe, la langue, tout en prestent contre la voûte palatine, peut pousser sa pointe au delà des dents supérieures, de façon à les dépasser au dehors:

elles sont à la fois palatales et interdentales. De ce phonème très caractéristique, notre témoin nous a donné dans la prononciation du premier substantif de son titre, une idée très pure. Le *fϑ* de *fϑẽ* ne représente pas une articulation scindée en deux temps. Le mouvement articulatoire est exécuté d'après les modalités décrites plus haut: *f* est l'élément initial et dominant de la perception, mais l'oreille perçoit aussi un second élément, qui est « un débris consonantique de *j* devenu un sifflement interdental; il serait plus exact de le figurer par un *j* surmonté de *ϑ* ». Le *p* interdental appellerait une figuration semblable; le *b* interdental serait suivi de *j* surmonté de *δ*. Mais l'inconvénient de ces notations serait encore de ne pas matérialiser l'articulation palatale, qui apparaît ainsi sacrifiée à l'articulation interdentale. — En revanche, l'élément interdental étant beaucoup moins sensible dans *m* palatal-interdental, nous avons figuré ce phonème par *m̃ʸ*. — Enfin, n'ayant pas nettement perçu ou réussi à distinguer chez notre témoin principal la variété interdentale de *ñ* et de *ł*, nous n'avons pas voulu la faire entrer dans notre transcription.

Nous avons encore à appeler l'attention sur quatre points de détail.

1° Nous confondons dans un même signe le *r* de « religion » et celui de « curé »: en réalité le *r* intervocalique est très faiblement vibré avec l'extrême pointe de la langue (demi-vibration); le *r* devant consonne est produit par une vibration complète; le *r* initial devant voyelle, dans *rrirə*, est produit par trois vibrations.

2° Le phonème que nous figurons par *ˢs*, *ᶻz* n'est pas un *s*, ou un *z*, demi-long: il nous a semblé que le premier élément était le débris d'un *t* ou d'un *d* assimilés à l'élément suivant, donc — du point de vue évolutif — le stade intermédiaire entre *ts* et *s*, *dz* et *z*.

3° Les symboles *š* et *ž* ne représentent pas exactement les chuintantes correspondantes du type français. Nous aurions été tentés parfois de rendre le phonème entendu par le *ṣ* et le *ẓ* de l'*AIS*. En fait, l'évolution de *s* et de *z* en *š* et *ž*, chez certains témoins entendus à Bizonnes, paraît ne pas s'être accomplie: *ṣ* et *ẓ* auraient, sous des influences individuelles que nous ignorons, reculé à *s* et *z*.

4° *ạ* est bien un *a* vélaire, sans nuance sensible de *o*. En revanche, à Châbons (n° 54 de l'*ATF*) nous avons perçu, dans la même position, *å*.

b) Comparaison entre le texte et le *DTF*.

L'exactitude avec laquelle l'auteur de *la fϑẽ d'ü mõdo* (M) est resté fidèle à son patois natal nous est apparue clairement dans

l'identité, presque complète, de la langue qu'il emploie avec celle dont s'est servi un vieillard octogénaire (G., né à Bizonnes en 1856, et ne l'ayant quitté que pour sept ans de service militaire), dans une conversation d'une heure que nous avons eue avec lui, le 1er avril 1936. Nous avons constaté simplement dans la prononciation de G. un très faible élément vocalique à la finale du mot *žʸǫ̃ᵘ* 'œil', résidu d'un élément faible de diphtongue; et, en revanche, à l'encontre de ce que la prononciation et une remarque de M. pouvaient nous faire attendre, aucune trace de ce genre à la finale de *drəšī* 'dresser', ni de *pī* 'pied'.

Si nous négligeons des faits de détail, comme l'*ǫ* de notre texte par opposition à l'*o* de la carte 272 'nuage', ou l'opposition entre *bwiro* (M.; G.) et *büro* 'beurre' *ATF*, c. 27, ce sont des divergences du même ordre, c'est-à-dire portant sur l'évolution des anciennes diphtongues, qui se manifestent dans les deux documentations. Dans les verbes soumis à la loi de Bartsch, la finale, à 53, (cf. cartes 120 'dresser', 45 'changer', etc.) est, d'après l'*ATF* en *-ī̃ʸᵉ*: c'est l'état ancien dont notre témoin, même dans son parler, a gardé le souvenir. Il en est de même pour le résultat de la diphtongue ancienne née de Ĕ libre accentué (carte 296: 'pied').

Ce sont des diphtongues qui apparaissent également sur les cartes 356 'soleil', 281 'orteil', 274 'œil', 66 'choir' de l'*ATF*; dans le deuxième et le troisième (pl.) cas *aᵘ*, dans les autres *aⁱ*. Dans tous les cas nous avons aujourd'hui une monophtongue. Rien de plus vraisemblable que cette évolution, solidaire de la première. Il y a plus. Nous avons été témoin de cette opposition entre diphtongue et monophtongue dans le parler voisin, de Châbons (54), que nous avons pu observer avant d'observer, sur les lieux, celui de Bizonnes. A Châbons une femme de 58 ans prononce *šǫlą̃ⁱ* 'soleil', *šaⁱ* 'soif', *baⁱ* 'boit', *bǫ̈ᵘ* 'bu', alors que sa fille, de 37 ans, qui ne l'a jamais quittée, dit *šǫlę̃*, *bę̃*, *bǫ̈* (l'une et l'autre prononcent: *artǫ̈* et *žʸǫ̈*). La monophtongaison est donc ici de date toute récente. Des faits semblables se sont produits à date récente également à Charavines, station 65 de nos cartes, 931 de l'*ALF*. Edmond a noté ici *sę̃* 'soif' (avec *s* au lieu de *š*, peut-être sous l'influence du français); notre carte 355 donne *šaⁱ*.

II. Notes lexicologiques

Le *DTF* donne un aperçu des richesses lexicales des parlers des Terres Froides; il est évident *a priori* que, avec ses 6707 numéros, il ne peut, tant s'en faut, représenter l'inventaire complet du vocabulaire effectivement en usage dans le parler de

cette grande région. Le premier avantage du morceau que nous présentons sera donc de compléter pour une localité déterminée, d'ailleurs assez éloignée de la base d'opérations de l'auteur, ses notations — qu'il aurait certainement étendues, si ses occupations et la vie le lui eussent permis. On verra aussi très nettement dans cette tranche de patois vivant la place que tiennent les mots français, littéraires ou surtout argotiques, et tant d'autres, à la limite du patois et du français, qui sont, dans son langage usuel, la monnaie courante du patoisant.

Nous nous contenterons, dans ce bref commentaire, de quelques éclaircissements ou compléments.

Un des avantages du *DTF* est d'attester, par des références nombreuses et précises, la vitalité d'un type lexical. Ex: *rkõdrə*, exactement enregistré à notre n° 5112. La façon dont se couche le soleil étant un élément important dans la vie du paysan pour la prévision du temps, il y a, à Bizonnes, une expression *fạr·bẹ^{l}la rkõ^{d}žẅạ́* 'se coucher en beau' (à Vaux-en-Bugey: *rkõdre·brå̃v^{o}*.

Le féminin de *brə^{l}lọ́* 'badaud' (ici ligne 12; *DTF* 754) est *brə^{l}lọ̄́d^{a}*.

L'infinitif de *š^{y}ọ̄* 'suit' (ligne 11) est *š^{y}ọ̄grə* (cf. *ATF*, c. 362).

L'infinitif de *prə^{d}žü* 'perdu' (ligne 22, 28) est *pẹ́dr^{ə}*, 1 ind. pr.: *pẹ́rd^{o}*. Cf. *tọ̄drə* 'tordre', 1 ind. pr. *tọ̄́rd^{o}*.

Une mention toute particulière doit être donnée au verbe *flạ́yə*, ppé *flə^{y}yạ* (ligne 11), très usité à Châbons comme à Bizonnes, au sens propre en parlant d'une couveuse qui, dérangée — le plus souvent —, quitte ses œufs. Le gamin qui a découvert un nid avec la mère sur les œufs dit: *mạ·k·la·mā́r^{ə} nə·flə^{y}ā̃·pạ!* (la forme verbale est un subj. présent comme *sãtā̃* 1, 2, 3 sg., oxyton 'chante(s)' 'pourvu que la mère ne quitte pas'; au figuré le mot est employé au sens de 'bouder, bisquer': *ü flẹ* 'il bisque'. Il y a un subst. participial du féminin. D'un jeune homme qui, brusquement quitte une jeune fille: *al·a·prä·ina·flə́^{y}ya* 'il a pris une f'.

Quant à la forme *frəñọlå̃* (ligne 5), c'est bien celle qui nous a été donnée par l'auteur, et par les patoisants de Bizonnes (avec *ñ* et non *my*, comme dans l'article 2254 du *DTF*). Il y a aussi un substantif verbal *frəñọ̄́la*, qui est défini plaisamment de la façon suivante: *la·frəñọ̄la, e·y·ə na·mala^{d}žə tẹrī́blạ, kə·vọ·prę̃ šọ lọ pī, vọ gratọt lọ·ž·artọ̄, vọ·pikọtə·lọ·mo^{l}lə́, vọ grạpϑə́t pə·lə·^{s}sā́bə, e·vọ·kat'ī́t^{ə} ^{d}žik·a·lə·šərvẹ́l^{ə}*. 'la f., c'est une maladie terrible, qui vous prend sous les pieds, vous *grattouille* les orteils, vous picote les mollets, vous grimpe par les jambes, et vous chatouille jusqu'aux cervelles'.

III. Notes morphologiques

1. *Substantif.*

Une des particularités flexionnelles notables des parlers des Terres Froides est l'opposition que présentent les formes de singulier et de pluriel dans de nombreux substantifs masculins. Notre texte fournit à cet égard des données instructives sur l'état actuel et l'évolution des parlers.

Sur le type *prá* (sg.) — *prǫ̃* (pl.) (cf. *DTF* 4653) nous avons ici *ǩürá -ǫ̃* 'curé -s'. Cette formation s'étend vers le Nord jusqu'au delà du Rhône, jusqu'au village limitrophe de Vaux à l'Ouest, Leyment. (Cf. A. DURAFFOUR, *Description morphologique du parler de Vaux-en-Bugey*, Grenoble, 1932, p. 18.)

A *pϑą* 'drapeau d'enfant' < *PEDACEU s'oppose un pluriel très vivant *pϑǫ*, entretenu par le type *ϑvą-ϑvǫ* 'cheval - chevaux'. A Châbons nous avons eu aussi *ñəvą́ -ǫ́* 'nuage', type en -ACEU (cf. *ATF*, c. 272). Cf. ici *ǩotəyą -ǫ*, où le singulier procède d'une forme de pluriel **cotiaus*, où *i*, après diérèse, s'est développé en -ə-, + *y* couvrant l'hiatus. — Pour Vaux et environ, cf. *ibid.*, 17.

A *mǫrsę́* s'oppose *mǫršǫ́* (pl.). C'est un autre aspect, l'aspect normal, de l'opposition primitive -ELLU -ELLOS. Nous l'avons trouvée à Bizonnes dans *tǫrę – tǫrǫ* 'taureau -x', *ˢsapę – ˢsapǫ* 'chapeau -x', et même, à Châbons, dans *bǫǩǫ̃* 'fleurs' tiré de 'bouquet' français. Elle s'est brouillée à Vaux: *ibid.*, 17.

Toutefois ce système a sérieusement été ébranlé par la réduction des anciennes diphtongues ou triphtongues: *artǫ̃* est aujourd'hui la forme unique de 'orteil -s' (cf. *ATF*, carte 281 'orteil'), et *žyǫ̃* la forme unique de 'œil – yeux' (cf. *ATF*, carte 274 'œil, yeux').

Somme toute, les tendances et les résultats sont sensiblement les mêmes qu'à Vaux.

2. *Flexion verbale.*

a) L'indicatif présent (cf. *Essai*, 384–7).

Notre texte contient quelques formes d'anomaux qui nous fournissent l'occasion de compléter les indications un peu sommaires de l'*Essai* et de l'ouvrage posthume. A Bizonnes le paradigme des principaux anomaux est:

Etre: *d·šwä, t·ę̄sᵊ, al·ə; nə·šõ, vǫ·ž·ę̄tᵊ, ü·šõ.*
Avoir: *d·ę, t·á, al·a; nə·ž·ã, vǫ·ž·ayę́, al·ã.*
Faire: *dᵊ·fwä, t·fá, ü·fá; nə·fã, vǫ·fę̄tᵊ, ü·fã.*
Pouvoir: *də·pǫ́yᵒ, t·po, ü·po; nə·pǫ́yõ, vǫ·pǫyę́, ü·põ.*
Vouloir: *də·vál°, t·vu, ü·vu; nə·válõ, vǫ·vǫtę́, ü·válõ.*

Aller: *vwä*, identique à 'faire', sauf *alá* à 5e pers.

Savoir: l'infinitif *sẹ̄prə*, ppé *sẹ̄pü* amènent 1. *sẹ́p°*, identique à *vẹ̄d°* 'vends', mais on a, à 5: *sẹ́tə* 'savez', identique à *vẹ́tə* 'voyez', *krẹ́tə* 'croyez', *dǯə́tᵊ* 'dites', *adʷ̈ẅ́tə* 'amenez' (impér. et indicatif).

b) L'imparfait (cf. *Essai*, 387–390), et le conditionnel (*ibid.*, 397–8).

Le trait caractéristique de la flexion est l'extension analogique du morphème *-ǎvo* (-ABAM, avec *-o* de 1 ind. prés.) au type *(mδ)i* 'manger' comme au type *(vẽd)rə* 'vendre' et 'venir', *vñə*. On a donc, p. ex.:

prəd-ǎv°, *-ạvǎ*, *-ǎvə; -ạvá*, *-ạvǎ*, *-ạvá* 'perdais, ...'.

Mais d'anciennes désinences d'imparfait ont été conservées par les verbes 'vouloir, pouvoir, faire, savoir, falloir', et par les auxiliaires 'avoir, être'. Voici les formes de *vọˢsẹ́* 'vouloir':

vọtẹ́, *vọtá*, *vọ́tᵊ; vọtá*, *-ǎ*, *-á*.

Cf. *pọyẹ́* (de *pọšẹ́*), *fẹžʸẽ́* de *fárᵊ*, *sạyẹ́* 'savais', *fọ́tᵊ* 'fallait' de *fušé*.

Après la disparition des continuateurs de *eram*..., 'j'étais', forme française, s'est modelé sur le type primitif d'imparfait:

d·ätsẹ́, *ts·ätsǎ*, *ü·tsä; nə·ž·ätsã*, *vọ·ž·ätsǎ*, *ü·ž·ätsã*. (*Avoir* fait *d·ayẹ́* ... 3: *al·ạyə*)

Enfin ce sont les désinences anciennes qui apparaissent au conditionnel:

(vẹ̄dr)-ẹ́, *-ǎ*, *-í; -á*, *-ǎ*, *-á*.

[Futur: *-ä*, *-ẹ́*, *-ạ́; -ṓ*, *-í*, *-ṓ*. — Cf. *Essai*, 395–397.]

c) Le parfait (cf. *Essai*, 391–393).

La conservation et l'extension du phonème provenant de DĔDI est très remarquable. Le singulier a la voyelle issue de la forme décroissante, le pluriel la voyelle issue de la forme croissante de la diphtongue.

1, 2, 3 *sãtsə́*; 4, 6: *sãtsẹ̄rá*, 5: *sãtsẹrá* ('chantai...').

Noter le type avec *-s-*, d'origine inchoative, et *i* conservé, dans *dvẹ̄si* 'devint', bâti sur un prés. ind. 3 *vẹ̄* 'vient' de l'inf. *dəvñə*, ppé *-ü -ẅa*. (Formes à ajouter à *DTF* 6415, 6562).

d) Les alternances vocaliques.

Notons ici celle qui présente à l'initiale atone *ə* par opposition à *ẹ́* de la tonique, aussi bien dans *ləvǎ*, *krəvǎ*, inf. et ppé de 'lever, crever' — *lẹ́və*, *krẹ́və* 'lève, crève', que dans l'infinitif et le part. passé 'perdre': *pẹ́drə* — *prəᵈžü*.

Mais remarquons la disparition à date toute récente, par suite encore des réductions de diphtongues, du type *bẹ́rə* — *baⁱ* 'boire — boit' (entendu du témoin le plus âgé de Châbons), confondu aujourd'hui en *bärᵊ* — *bä* à Bizonnes comme dans la dernière génération de Châbons. — C'est ainsi que, depuis long-

temps déjà, a disparu l'alternance qui devait, phonétiquement, exister dans le type 'pleurer'; aujourd'hui *pũrã* inf., *pũr°* 1 ind. pr. Mais à *tonã* 'tonner' correspond une 3e personne: *ẹ·tũn°* 'il tonne'.

Grenoble-Lyon (mars-avril) 1936.

A. Duraffour et *P. Gardette.*